

Georges Chennevière

par André Cuisenier

Préface par Jules Romains
de l'Académie française

Poètes d'aujourd'hui • Seghers



Introduction • Choix de Textes • Bio-bibliographie • 24 illustrations

2L
3BA

GEORGES CHENNEVIÈRE

159 T = 24

GEORGES CHENNEVIÈRE

avec des notes de ANDRÉ CHENNEVIÈRE

Préface de JULES ROMAINS
de l'Académie française

avec un choix de poèmes
et plusieurs illustrations

sur commande bibliographique

GEORGES CHENNEVIÈRE et son temps

16° Ye
44 1
(185)

GEORGES CHENNEVIÈRE

POÈTES
d'AUJOURD'HUI

185

GEORGES CHENNEVIÈRE

une étude de **ANDRÉ CUISENIER**

Préface de **JULES ROMAINS**
de l'Académie française

avec un choix de poèmes
vingt-quatre illustrations

une chronologie bibliographique :
GEORGES CHENNEVIÈRE et son temps

PS
EDITIONS PIERRE SEGHERS
PS

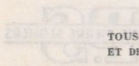
POÈTES
d'aujourd'hui

185

GEORGES CHENNEVIÈRE



une étude de A. J. ...
l'œuvre de J. ...
de l'édition ...
avec un choix de poèmes
vingt-quatre illustrations
une chronologie bibliographique
GEORGES CHENNEVIÈRE et son temps



TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION
ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

© 1969, ÉDITIONS SECHERS, PARIS.

LETTRE A CHENNEVIÈRE

Il est neuf heures du soir, par un jour de plein été, un peu plus d'un mois avant le dixième anniversaire de ta mort. Il y a dix ans aujourd'hui, tu étais déjà malade. Tu ne savais peut-être pas que tu allais mourir ; mais ton corps sans doute le savait. C'est vers ce temps-là que tu as écrit ton « dernier poème », qui s'achève sur ces strophes admirables :

A quatre heures de juillet, que le monde est transparent !
Quels parfums d'herbe nouvelle et de jeunesse fleurie
M'arrivent du fond des champs en un seul battement d'ailes !
C'est alors, maître sorcier, qu'il faut chercher la formule
Lorsque nul profane bruit ne peut rider le silence
Ni le tumulte forain souiller la loi dévêtue.
La douce pâleur là-bas que je prenais pour la lune,
C'est le jour ; les premiers trains vont détacher la rosée
Des feuilles qu'elle a blanchies sur la pente des talus.

Il n'était vraiment pas possible d'être mieux d'accord avec le monde quelques semaines avant de le quitter.

Je ne t'ai pas vu mourir, ni même lutter contre les assauts de la mort, parce que, durant la dernière période de ta mala-

die, j'étais très loin, dans une petite maison d'Hyères, où tu étais venu, sept ans plus tôt, passer quinze jours, et où, parmi les chaleurs de l'octobre méridional, les moustiques, les promenades, les jubilatons de la camaraderie, le vin, les coquillages, nous avons fixé l'essentiel — presque tout le texte, je crois bien — de notre *Traité de Versification*. C'était la première fois, malgré l'ancienneté de notre amitié, que nous vivions ensemble tant de jours, du matin au soir, dans la maison de l'un de nous deux. J'en étais ravi. J'accueillais cela comme une tardive récompense de notre fidélité mutuelle, et aussi comme une revanche contre les sombres années de guerre que nous venions de traverser par des chemins séparés. Te rappelles-tu « l'idiot de la vieille ville » ? Quand nous rentrions d'une course du côté de la plaine, ou de la mer, nous le voyions sur la place du Marché, balançant son corps bouffi, les deux mains accrochées à une rampe. Et le soir, dans ma pièce du haut, qui, avec ses vues immenses, ressemblait à la chambre supérieure d'un phare, et qui, en fin de journée, exhalait une odeur de terre cuite, tu nous lisais l'histoire merveilleuse des frères Baudissart qui paraissait alors dans le *Petit Marseillais*.

Ce soir, je suis dans une maison que tu ne connais pas. C'est une maison de Touraine. Je ne me rappelle plus si tu connaissais la Touraine. Nous n'en avons pas très souvent parlé. Tu l'avais sûrement traversée, quand tu te rendais en Poitou, jadis, jadis ! pour y passer tes vacances. Tu avais peut-être visité Chenonceaux, Ambroise. Mais je ne pense pas que tu aies jamais séjourné par ici.

En tout cas, je crois que cette maison te plairait. Tout ce que je vois par la fenêtre près de laquelle j'écris, tout ce qui m'arrive d'au-delà fait partie des choses que tu aimais, et que tu as chantées. Il y a, au-dessus d'autres verdure, trois ou quatre très beaux et très grands arbres ; des murailles au loin à travers les feuilles ; des fleurs sur des pelouses ; un ciel presque évanoui bien qu'encore très lumineux de sud-est, entourant d'exaltation, entourant de fanfares et d'anges les branches très

sombres des arbres, qui sont des sortes de sapins, qui ont même en juillet un port glorieux d'arbres de Noël. Il y a des oiseaux sur les arbres, que l'approche de la nuit engage à chanter plus fort. Il y a un chien qui aboie dans la campagne — le même, chaque soir — ; et quand il a fini, un autre lui répond de si loin que son cri raccourci, allégé, ressemble à celui de la chouette ou à celui du crapaud.

Tout cela t'est familier. Sur chacun de ces charmes, il existe au moins un vers de toi. Chacune de ces douceurs insaisissables, tu l'as au moins une fois saisie. Et si j'étais en ce moment dans ma maison de Paris — j'habite maintenant tout près de ta rue de Penthièvre ; je crois bien que de l'une de mes fenêtres j'aperçois le bout de la cour où donnait ta chambre d'adolescent ; aurais-tu imaginé cela ? — ce que je verrais, ce que j'entendrais, ce que je sentirais alentour sans le voir ni l'entendre serait aussi d'avance attesté dans tes poèmes. Les années vont vite ; dix ans ont passé comme un souffle. Mais tu vois, ta poésie et le monde marchent toujours la main dans la main.

Nous n'avons pas pu t'empêcher de mourir ; mais nous ne t'avons pas oublié. Je pense à toi souvent, presque chaque jour il me semble. Dans bien des circonstances que le mouvement du siècle nous apporte, je me demande : « Quel sentiment en aurait-il ? Serait-il réconforté ou déçu ? Se dirait-il qu'il valait la peine de vivre assez longtemps pour voir cela ? Comment jugerait-il ce que vient de faire tel ou tel ? Trouverait-il — ce que nous avons déjà tant de fois déclaré ensemble — que, malgré d'étonnantes lueurs, le tunnel de ce temps est décidément interminable ? » Car c'est ainsi : le temps fuit très vite, comme il a toujours fui ; mais sa façon de nous refuser indéfiniment la paix, de refuser de s'ouvrir sur une plaine spacieuse et calme, réussit à nous donner l'impression que les années n'avancent pas et que nous tournons le dos à l'issue.

L'été dernier, j'étais en Amérique. J'ai fait lire de tes vers à des jeunes hommes et à des jeunes filles de là-bas. Ils les

ont aimés. En particulier le Chant du Verger et la Légende du Roi d'un Jour. Outre ce qu'on appelle le fond, ils ont très bien senti la simplicité raffinée de la forme, l'air grec de tes idylles, les superpositions sans épaisseurs de ta musique. Je crois que tu aurais été content.

Mais il faut que je te dise un mot de certains rêves que je fais assez souvent, et où tu apparais. Il se peut que de tels rêves soient connus de tous ceux qui ont perdu, même il y a fort longtemps, quelqu'un de cher. En ce qui me concerne, je n'en ai eu l'expérience qu'à propos de mon père et de toi.

Ces rêves varient naturellement de décor et d'affabulation. Mais ils ont ceci de commun qu'ils semblent se passer dans l'époque tout à fait présente. Ils évoquent même volontiers des incidents précis de la vie contemporaine, des soucis qui nous sont venus depuis ta mort. Je rêve donc que nous nous rencontrons. Nous faisons une promenade. Nous traversons des places un peu étranges ; nous longeons des rues qu'il ne serait pas facile de nommer. Mais tout cela est de maintenant. Nous parlons. Tu as gardé ton aspect et tes manières habituelles, mais avec quelque chose de blême, ou de gris. Tu penses comme autrefois, mais avec réticence, avec une espèce de contrainte effrayée, comme si tu avais peur de violer un serment. Moi, en dépit de la gêne que j'en éprouve, j'exulte ; je ne crois pas au bonheur que j'ai de constater que tu es vivant, que tu assistes aux mêmes choses que nous (malgré une fausse idée que j'avais pu avoir de ta mort) ; et la preuve, c'est que tu parles de ces choses présentes, que tu donnes sur elles ton avis. Mais j'ai beau faire ; cette idée de ta mort ne me laisse pas tranquille. Alors je t'interroge, non sur ta mort, bien sûr, mais sur ta maladie et sur la façon dont tu as réchappé. Tes réponses, hélas ! sont tout juste plausibles, jamais excellentes.

Il est dommage que le côté surnaturel du monde ait moins de crédit sur nous que sur nos devanciers, ou du moins que nous ayons scrupule à le considérer comme engagé dans des jeux aussi précaires de l'ombre, du souvenir et du sommeil.

Car en me réveillant j'aimerais pouvoir me dire que tes réponses embarrassées traduisent à notre usage une forme d'existence mal compréhensible, et qu'il n'y a pas seulement les poèmes qui aient esquivé la mort.

JULES ROMAINS,
de l'Académie française.

AVERTISSEMENT

La présente introduction emprunte beaucoup à celle que mon ami René Maublanc et moi, nous avons rédigée pour le premier recueil des œuvres de Chennevière, publié après sa mort, aux Editions de la N.R.F. Ce recueil formait deux volumes, l'un intitulé *Œuvres poétiques*, avec une préface de Jules Romains, l'autre, *Le Tour de France*, composé d'œuvres et de fragments en prose, avec une préface de Georges Duhamel.

René Maublanc, philosophe d'origine, avait un sens très vif de la poésie et des arts. Quand je lui communiquai, en 1920, le *Printemps*, et les *Poèmes 1911-1918*, il les lut avec un enthousiasme qui lui inspira le bel article *Essai sur un poète : Georges Chennevière* (paru dans le *Mouton blanc* en 1923) et je l'amenai voir l'auteur à son bureau de l'*Humanité*. Une mutuelle sympathie les unit aussitôt.

René Maublanc, n'ayant connu Chennevière qu'à partir de 1920, s'est donc réservé la deuxième moitié de notre introduction que, à part de légères retouches et avec l'autorisation amicale de Mme R. Maublanc, nous publions ici telle quelle. Il a encore rédigé avec moi l'introduction à l'ensemble de poèmes *le Cycle des Fêtes*, donné par René Arcos, en 1941, aux Editions du Sablier. Il nous a quittés à son tour, en 1960, et j'ai dû écrire, seul, les dernières pages.

Je remercie Mmes Doyen, Fillion, Maublanc, MM. Jean Dorcy, L. Jomelli, Ben Stoltzfus qui m'ont fourni divers éléments de la présente étude.

ANDRÉ CUISENIER.

ENFANCE ET JEUNESSE

Georges Chennevière (de son vrai nom Léon Deбилle) est un enfant de Paris. Il est né le 22 mai 1884, de parents devenus parisiens. Son père était employé au Mont-de-Piété ; sa mère dirigeait, en appartement, un atelier de couture, d'abord prospère, mais qui déclina par la suite. Il avait, toutefois, de la famille dans la Brie, à Rozoy, et dans le Poitou ; il y passait l'été, et y prit le goût des choses de la campagne.

Il habitait, près de Saint-Philippe-du-Roule, l'une des rues les plus mornes de ce quartier : la rue de Penthièvre. La maison, au numéro 34, à côté d'une caserne de la garde républicaine, offre une façade grise sans caractère et, à part l'atelier de couture, elle n'était pas encore envahie par le commerce. L'appartement ne manquait ni d'animation ni même de gaieté ; les ouvrières, tout en cousant, chantaient comme au deuxième acte de *Louise*, et Chennevière n'eut pas de peine à y choisir celle qu'il épouserait un jour. Mais il aimait surtout à se retirer dans une petite chambre du cinquième étage, pleine de livres, dont la fenêtre donnait sur une cour plantée de quelques arbres. Et l'on peut suivre la pente de sa rêverie, tandis qu'il regardait, au printemps, les feuilles grandir et entendait les cloches de Saint-Philippe ou, venant de la Seine assez proche, les sirènes des remorqueurs.

Il avait quinze ans quand il perdit son père. Ce fut son initiation à la douleur. Et, dix ans après, le *Chant funèbre* en

exprime le profond retentissement. Désormais, sous les apparences d'un bon vivant et même d'un boute-en-train, va se développer en lui une aptitude à la tristesse qui deviendra fondamentale et, nourrie par les événements, le minera peu à peu.

Il fit, comme boursier, ses études secondaires au lycée Condorcet : lycée « bien parisien », installé dans un ancien couvent de Capucins et qui, près d'une gare, en plein quartier d'affaires, maintenait une surprenante oasis de calme. Il s'y lia, de bonne heure, avec un autre boursier venu de Montmartre, Louis Farigoule, le futur Jules Romains. Il y resta jusqu'à la classe terminale, dite la « khâgne », préparatoire à l'École Normale Supérieure et à la licence ès lettres : c'est là que, en 1903, je le connus. Il reçut donc, au cours de ces huit ans, un enseignement qui sans doute, surtout du côté des sciences, avait ses limites, mais offrait de quoi exciter de jeunes esprits. L'histoire, renouvelée par les découvertes récentes, nous proposait l'Égypte des Pharaons, les jardins suspendus de Babylone, le Palais de Darius, le Labyrinthe de Cnossos, Athènes, Rome, l'Europe, la marche de « l'Homme Blanc » à travers le reste du monde. Les trois littératures, grecque, latine, française, nous révélèrent, d'Homère à Hugo, les grands poètes universels. Nous y ajoutions Dante, Cervantès, Shakespeare, Goethe, avec un appétit de lecture que les œuvres les plus vastes, l'*Iliade* ou la *Légende des siècles* pouvaient à peine rassasier.

Mais il fallait assimiler de telles nourritures : nos maîtres nous y aidaient. Les meilleurs exigeaient beaucoup de nous. Ils nous montraient que comprendre, composer, écrire sont des opérations complexes, délicates, minutieuses. J'entends encore, comme si c'était hier, l'un d'eux, Charles Salomon, nous dire : « Messieurs, je vous habituerai à une extrême précision » ; et un autre, Hippolyte Parigot, nous répéter : « Croyez-moi, Messieurs, c'est une chose très difficile que d'écrire en français. » Tous deux auraient pu, comme Léon Brunschvicg et quelques

autres, nous quitter pour enseigner en Sorbonne. Et Hippolyte Parigot, journaliste au *Temps*, et critique dramatique, nous entrouvrait des perspectives sur l'actualité ou sur Hugo, Renan, Leconte de Lisle, qu'il avait connus. Seule la poésie récente lui était moins familière ; mais nous avions d'autres moyens de nous y introduire.

La « khâgne » de Condorcet avait la réputation de n'être pas comme les autres. D'abord par son effectif réduit, moins d'une vingtaine, qui ne pouvait produire, bon an mal an, qu'un ou deux Normaliens et deux ou trois boursiers de licence. Mais surtout par son régime : Condorcet, exigu et en plein cœur de Paris, ne pouvait contenir d'internat. Notre « khâgne » était donc à peu près la seule, en France, formée uniquement de Parisiens, externes ou demi-pensionnaires. Et ceux-ci, grâce à une Administration confiante, étaient à peine moins libres que les externes : libres, après le repas, de s'installer à deux ou trois dans une classe, pour des fringales de lecture (par exemple l'*Ane d'or* d'Apulée dans le texte latin !) ; ou d'aller tout près, à la galerie Durand-Ruel, voir les nouvelles toiles de Monet ou de Renoir. Libres, le soir et naturellement le dimanche, de grimper au « poulailler » du Châtelet et de l'Opéra-Comique, pour applaudir Berlioz, Wagner, César Franck et soutenir — elles en avaient besoin ! — les premières représentations de *Pelléas et Mélisande*.

On devine l'amitié qui pouvait naître de cet enthousiasme intellectuel. Elle devait unir pour la vie plusieurs d'entre nous, en particulier Romains, Chennevière et moi.

Il y avait pourtant, sur la fin de l'année scolaire, une ombre : celle d'un examen ou d'un concours. Nous réussîmes tour à tour à franchir l'obstacle. Chennevière, malheureusement, échoua en 1904 au concours de l'Ecole Normale Supérieure et, malgré nos conseils, refusa de s'y représenter l'année suivante ; il négligea même de préparer la licence ès lettres, qu'il aurait obtenue facilement : il témoignait déjà « une indifférence magistrale pour tout l'attirail des hommes et des choses scolaires ». Il hésita peut-être devant une carrière d'enseignement à commencer en

province, sa mère restant seule à Paris. Peut-être aussi craignait-il, en tant que fonctionnaire, un minimum d'obligations, insupportable à son besoin d'indépendance. Mais en refusant cette solution du « second métier » adoptée alors par tant d'artistes pour préserver leur liberté de créateurs, il renonçait pour toujours à ce sentiment de sécurité, dont la perte, plus tard, le fera tant souffrir. Il restait du côté des enfants insoucians avec qui il aimait à jouer ; du côté des humbles pour qui « perdre sa place » prenait alors les proportions d'une catastrophe. Peut-être, enfin, avait-il le pressentiment de la catastrophe véritable, imminente, où toute sécurité allait périr.

Ainsi libéré des hommes et des choses scolaires, astreint seulement à d'obscures besognes pour sa mère, il eut tout loisir, en cette année 1904-1905, pour compléter ce commerce avec les grands esprits, commencé au lycée, mais qui l'avait laissé sur sa faim. Il lui fallait d'abord connaître la littérature moderne, française et étrangère, en particulier ces « poètes maudits », de Baudelaire à Rimbaud, pour lesquels l'Université d'alors n'avait qu'ignorance ou méfiance. Il voulait aussi — à défaut de voyages encore impossibles pour lui — s'initier à l'art universel en regardant de près ce que les musées parisiens pouvaient lui offrir. Il avait enfin à satisfaire, par tous les moyens possibles, sa passion grandissante de la musique. Il grim-pait donc, de plus en plus fréquemment, au « poulailler » des théâtres et, chaque dimanche, au Châtelet pour le Concert Colonne. Pour être sûr d'une place à un franc au premier rang, il y arrivait deux heures à l'avance, en déjeunant d'un petit pain et d'une tablette de chocolat. Il y retrouvait quelques fidèles, entre autres le compositeur Albert Doyen, mélomanes farou-ches, qui détestaient les exhibitions de virtuoses et sifflaient les concertos. Moins régulièrement et de moins bonne heure nous y allions aussi, Romains et moi, et retrouvions à la sortie un Chennevière enthousiaste ou indigné, qui semblait contenir en lui toute la musique européenne.

Nous fîmes alors d'autres découvertes. De Paris nous con-

naissions, naturellement, les vieilles rues, les monuments, les perspectives, tout ce que résume ce vers de Hugo :

Paris, les seuils sacrés et la Seine qui coule. Mais il nous apparut que, autour d'un tel ensemble, il y avait, inconnu de la plupart des Parisiens, un pays plus vaste à parcourir. De là ces innombrables promenades ou « balades » dont celles de Bénin et Broudier, dans *les Copains*, de Jerphanion et Jallez, dans *les Hommes de bonne volonté*, gardent les propos et l'allure. J'y participais le plus souvent possible, ou Romains me les racontait pour me révéler un Chennevière inconnu. Le rendez-vous était place Clichy, ou à la Sorbonne, devant la statue de Victor Hugo, au sortir d'un de ces cours dont s'abstenait notre ami. Peu importait le but : il dépendait de l'heure, de l'humeur, du soleil ; et il s'agissait de suivre une direction le plus loin possible. A pied naturellement, comme il convenait à notre bourse, et à nos jambes de vingt ans, à une époque où le piéton jouissait encore de quelques droits. On partait dans la joie et Chennevière, s'il était de bonne humeur, se mettait à déclamer, la main sur le cœur et de sa voix la plus forte, les « vertueux alexandrins » de Coppée ou d'Eugène Manuel, les strophes les plus cocardières de Déroulède, qu'il tirait d'une mémoire inépuisable ; au besoin, il y ajoutait des vers de son cru, dignes de Broudier et de sa « merveilleuse aptitude » au pastiche ; et les passants se retournaient, amusés. Nous nous arrêtions de temps en temps sur un banc, dans un square, où un digne retraité lisait un journal « bien pensant ». Nous simulions une discussion sur un fait du jour, une arrestation scandaleuse ; Chennevière se levait, se découvrait en criant : « Chapeau bas devant les martyrs » ; et le digne retraité s'en allait vers un banc plus calme. Puis, par-delà les boulevards extérieurs, vers la Butte aux Cailles, Bercy ou Belleville, nous aboutissions soit à un « bistrot » dont le silence nous plaisait, soit à un cabaret où nous écoutions les propos de maçons ou de débardeurs.

On sait, par quelques scènes du *Printemps* ou par les deux chapitres du roman inachevé *Léonard*, ce que de telles « balades » furent pour Chennevière, comme elles le furent pour Romains et moi. Nous ne prétendions pas faire, le carnet à la main, une étude méthodique de milieux, de métiers, de paysages. Nous voulions simplement étendre, enrichir notre connaissance de Paris et partir, comme en voyage, à la recherche d'impressions neuves. Alors, au-delà de la cité historique, une autre ville nous apparut, où nous avions nos sites préférés. Le boulevard Auguste-Blanqui, large et désert, nous menait vers la Bièvre et les Gobelins. De la pointe de l'île Saint-Louis, nous aimions regarder la Seine vers l'amont, le pont d'Austerlitz, le viaduc du métro, les cheminées d'usines. Le port de la Villette nous offrait un coin inattendu de Flandre ou de Lorraine. En rattachant Romains, nous traversions non point le Montmartre — pourtant tout proche — des peintres et du « Lapin agile », mais le vieux village, encore presque intact, où subsistaient des vignes, une ferme, deux moulins, un abreuvoir, un cimetière autour de l'église. Et nous ne nous lassions pas de ce double spectacle : d'un côté la banlieue nord, avec ses structures tristes d'ateliers, de dépôts, de gazomètres ; de l'autre la ville entière, étalée jusqu'aux collines du sud. Cependant les gestes des fumées, les cris des trains et, par le vent d'ouest, les sirènes des remorqueurs se déployaient dans le ciel, annonçant un âge nouveau, une profonde transformation des agglomérations humaines.

Ainsi, nous nous annexions, avec sa banlieue¹, un autre Paris, fait de plans d'eau, de longues étendues à peine bâties, de perspectives presque illimitées, et qui nous semblait regorger de poésie. Nous nous sentions entraînés hors du « décor de pierre » et du « jeu social », mais sans bien voir dans quelle direction. De là, surtout vers la fin du jour, cette sorte d'an-

1. C'est dans une promenade au plateau de Chennevières, au-dessus de la vallée de la Marne, que fut choisi le pseudonyme du poète.



Dans un groupe, en zone des armées, Georges Chenivière est le 2^e à gauche.



Avec Charlotte Chennevière, au square des Epinettes. 1916.

goisse, d'attente que Romains devait rappeler quelques années plus tard :

Il y eut, à l'aube de notre temps, des hommes qui erraient dans les rues de grandes villes, faisaient halte sur le banc d'un boulevard, s'arrêtaient à un bar de carrefour, se laissaient porter d'un quartier à l'autre et du centre aux faubourgs lointains par des forces plus mystérieuses que celles du Ciel...

Ils se plaisaient dans les mouvements et les rumeurs des grandes villes, parce qu'ils en recevaient une consolation inexplicable. Ce qui n'était pour d'autres qu'un décor de pierre ou que les mille combinaisons du jeu social devenait pour eux un objet d'amour, et la forme même de leur sentiment les amenait à dépasser les apparences pour atteindre, par-delà, des régions de la réalité dont il est probable que l'homme a encore tout à découvrir².

Il y avait donc là un sentiment nouveau, un « sentiment du xx^e siècle » ébauché sans doute aux époques précédentes, entrevu dans certaines pages prophétiques de Hugo ou Balzac, de Baudelaire, Zola ou Verhaeren (nous ignorions alors Whitman), mais qui n'avait pu encore s'exprimer dans sa plénitude.

2. « Un sentiment du xx^e siècle », dans la *Renaissance* ; réimprimé dans *La Vérité en bouteilles*.

NAISSANCE DE L'UNANIMISME

Or, un soir d'octobre 1903, Chennevière sortait du lycée avec Romains. Tous deux remontaient la grouillante rue d'Amsterdam à l'heure de son animation la plus intense, quand, à pied, en omnibus ou par la gare Saint-Lazare, les Parisiens reviennent du travail. Soudain Romains eut une sorte d'illumination. Il lui apparut que la rue, les passants, les voitures formaient un être vaste et élémentaire dont lui-même, en ce moment privilégié, pouvait se dire la conscience. Impression si étrange qu'il n'osa pas, sur le moment, en parler à son ami. Il la tint secrète, la médita, ne lui en fit part qu'après de lents travaux d'approche. Il se décida enfin à lui montrer les vers de la *Ville consciente* où, pour la première fois, un groupe est perçu comme un être véritable, différent des individus qui le composent : être « intérieur et supérieur à nous », que le poète façonne et invoque comme un dieu.

On devine combien Chennevière était prêt à de telles pensées, et comment elles rejoignaient son propre sentiment de la grande ville, de son mystère. Dès lors les promenades des deux amis prirent un sens nouveau. Ils y mûrissaient ensemble ce qui était désormais leur secret commun et comme leur trésor caché : la vision poétique des groupes. Et ils cherchaient le terme qui pût, de la façon la plus expressive, résumer cette découverte. Ils ne voulaient pas d'un mot uniquement sonore, comme Pléiade ou Parnasse ; ou vague et recouvrant des tendances di-

verses, comme Romantisme ; ou désignant seulement un procédé littéraire, comme Symbolisme. Ils pensèrent à Communisme, qui pouvait indiquer la fusion des âmes individuelles en une âme totale, mais ils l'écartèrent comme étant restreint au sens politique. Enfin, au début de 1905, un jour que leur flânerie les faisait déambuler sous le long viaduc du boulevard de la Chapelle, Romains suggéra Unanimisme, que Chennevière accepta. Ce terme offrait l'avantage d'évoquer, par sa double racine, les notions d'unité et d'âme. Il pouvait donc exprimer le principe spécifique des sentiments collectifs, la manière irrésistible dont ils s'imposent aux individus et les rassemblent en un être unique, un « unanime », de nature essentiellement spirituelle.

Aussi, pendant les mois de 1905 qui suivirent, le vocable, tout neuf, ne cessa d'agir sur ses créateurs. Il était au centre de leurs pensées et de leurs promenades, éclairait d'un jour nouveau leurs recherches et leur angoisse des mois précédents, rayonnait en tout sens. Vers le passé d'abord, où, à travers leurs souvenirs d'histoire et leurs lectures, ils suivaient les séries d'idées et de faits qui avaient abouti à une telle vision des groupes. Vers l'avenir aussi, Romains envisageant l'unanimisme comme un mouvement qui se développerait en plusieurs phases, débordant de beaucoup la littérature. Et tous deux s'amusaient au jeu des pronostics, des dates où l'unanimisme entrerait pour la première fois au dictionnaire Larousse, puis à *La Revue des Deux-Mondes*, enfin à l'Académie française : pronostics confirmés, ou même devancés par l'événement. Mais le mot avait également une valeur mystique et magique, favorable, à la fois, à des allusions secrètes entre initiés et à un travail, public ou souterrain, de propagande, comme il apparaît en ces lignes :

Quand je pense à l'unanimisme, à tous les sujets qu'il offre, sapristi ! Il faudra absolument s'imposer, partout où l'on pourra. Je ne sais si tu vas m'approuver : le Journal organise une sorte de concours littéraire. Je vais probablement lui envoyer une nouvelle, unanimiste naturellement,

avec mention soulignée : Récit de la Vie unanime. Tu comprends : je me fiche pas mal du prix, mais si cela pouvait attirer l'attention sur le fameux mot¹.

Mais le projet n'aboutit pas ; et, pour exposer leur conception d'une poésie nouvelle, les deux amis ne disposaient que de moyens fort restreints. L'article de Romains, où figure pour la première fois le mot unanimité, parut dans une jeune revue, *le Penseur*, en avril 1905. L'article de Chennevière, intitulé *le Frisson nouveau*, parut la même année, dans le numéro de juillet de *Vox*. L'un et l'autre révélaient déjà, en même temps que leur parenté, la différence de leurs tempéraments littéraires. Romains expose objectivement les causes qui favorisent, à l'heure présente, l'éclosion des sentiments unanimes et leur expression poétique : la première et principale de ces causes étant « la tendance actuelle des peuples à s'accumuler dans les villes ». Mais Chennevière ne peut garder le même calme, et son développement prend une allure combative. Contre le symbolisme finissant, qui s'attarde à des exercices conventionnels et de pure virtuosité, il proclame la nécessité de vivifier la poésie, d'y faire « circuler à nouveau l'inspiration et la vie ». Contre Barrès et les traditionalistes, il affirme que nous avons une tâche plus pressante que de « reconstituer les origines lointaines de notre moi, et de marcher vers l'avenir en lui tournant le dos ». Il constate que ce moi, « exemplaire unique dans l'espace et dans le temps », est néanmoins un produit de l'espèce humaine en général, et de n'importe quel groupement particulier. Et il presse les artistes de se mettre en présence de ces faits indéniables, de ces réalités actuelles : « On ne s'est pas encore occupé de la force irrésistible des sentiments unanimes, haine, colère, enthousiasme, curiosité ; de l'aide merveilleuse qu'apporte à l'idée ou au sentiment d'un homme la coopération du groupe ; des progrès que cette idée ou ce sentiment effectue à son tour chez

1. Lettre à Jules Romains, Vichy, 26 août 1905.

Georges Chennevière (1884-1927)
fut, avec Jules Romains,
le fondateur de l'Unanimité
et l'ami des poètes du groupe de l'Abbaye,
entre autres de Georges Duhamel
et de Charles Vildrac.
"Piéton de Paris",
le caractère humain et social
de sa poésie
revêt pour nous les couleurs
d'un altruisme qui n'a pas vieilli.

*Exégète de la poésie unanimiste,
André Cuisenier
rencontra Georges Chennevière en 1902.
C'est dire qu'il en fut
le compagnon le plus fidèle
et qu'il en demeure
l'interprète le plus fervent.
Jules Romains,
de l'Académie française,
présente cet ouvrage
sur son ami en poésie.*

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01447112 4

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

